ANDRÉ BRETON
PAUL ELUARD

Correspondance

1919-1938

PRÉSENTÉE ET ÉDITÉE
PAR ÉTIENNE-ALAIN HUBERT

GALLIMARD

CORRESPONDANCE
ANDRÉ BRETON – PAUL ELUARD

1919-1938

ANDRÉ BRETON
PAUL ELUARD

CORRESPONDANCE

1919-1938

PRÉSENTÉE ET ÉDITÉE
PAR ÉTIENNE-ALAIN HUBERT

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quarante exemplaires sur vélin rivoli des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 *à* 40.

© Éditions Gallimard, 2019.

INTRODUCTION

Puis-je avouer que la découverte de cette correspondance, lorsque Marguerite Bonnet, m'ayant invité à participer à son édition de Breton dans la « Bibliothèque de la Pléiade », avait bien voulu m'ouvrir généreusement les notes de lecture qu'elle en avait conservées, avait été pour moi une révélation ? Le travail de transcription commencé trente ans plus tard en vue de cette publication n'aura pas affaibli à mes yeux son pouvoir de saisissement. Se plonger dans ces échanges, c'est prendre la mesure de l'aventure d'une amitié créatrice, d'une ferveur partagée intensément entre deux êtres qui, passé deux ou trois ans d'estime mutuelle, vont instaurer entre eux une complicité véritablement « fraternelle », selon l'adjectif employé plusieurs fois par Breton ; c'est avoir le privilège d'entrer dans l'univers de deux vies qui auront été jumelles dans l'« affection » réciproque — un mot encore qui revient sous la plume de Breton —, dans la communauté des aspirations, dans le partage des espoirs du surréalisme autant que de ses questionnements, dans la pratique de l'écriture « à deux mains », comme l'atteste entre autres en 1930 l'ouvrage saisissant et inclassable qu'est *L'Immaculée Conception*. Le lecteur, le chercheur, l'amateur au sens vrai pourront mesurer qu'Eluard aura été aux côtés de Breton une personnalité majeure du mouvement, non seulement grâce à l'admirable épanouissement proprement surréaliste qui rayonne dans

son œuvre de poète jusque dans les années 1937-1938, mais aussi par ses participations ardentes et ses apports propres aux orientations majeures. Les simplifications de l'histoire littéraire et le voile d'effacement que l'Eluard de la seconde maturité a contribué à répandre sur sa période surréaliste tendent à faire oublier qu'il a donné à la poésie surréaliste son plus pur éclat, comme Breton l'a redit. Les envois portés sur les livres dont ils se sont fait mutuellement don emploient des mots qui ne trompent pas quant au prix qu'ils attachent à leur amitié et surtout à l'apport de leur œuvre. Voyez par exemple cet envoi de Breton à Eluard sur un exemplaire du *Revolver à cheveux blancs* (1931) qui appartenait à notre ami Paul Destribats :

À Paul Eluard
à l'ami UNIQUE
et à l'admirable construction de rêve
de liberté, de poésie, d'amour
et de jeunesse éternelle
à laquelle est attaché son nom

Et, en juin 1932, c'est Eluard qui inscrit sur *La Vie immédiate* cette phrase dont Breton avait gardé copie, soutien ardent au lendemain de la rupture avec Aragon :

Je n'ai jamais eu d'autre orgueil
que de proclamer le courage absolu
le génie d'André Breton
L'honneur personnifié

Paul Eluard

Exemplaire de mon meilleur ami

Sans doute, telle que nous la connaissons aujourd'hui, cette correspondance ne fournit-elle pas une chronique du surréalisme avec ce que le mot suggère de documents épousant

une continuité. D'évidence, des lettres ont été perdues ou distraites. Songer aussi que les échanges écrits s'interrompent forcément lorsque Breton et Eluard se retrouvent dans les mêmes lieux, comme Paris : la vie courante leur offre alors presque chaque jour suffisamment d'occasions de rencontres (mais par bonheur pour le chroniqueur du surréalisme, les rencontres sont parfois accompagnées de « petits bleus », billets expédiés par pneumatique qui donnent l'illusion de suivre heure par heure le quotidien des acteurs). L'éloignement, en revanche — et l'on sait que pendant de longues périodes à répétition Eluard aura été contraint par une tuberculose tenace à de tristes séjours au sanatorium ou à l'hôtel dans cette Suisse où il s'ennuie —, aura entraîné la multiplication des courriers. Breton ressent alors plus que jamais le besoin impérieux de se confier à son ami, de le consulter notamment sur la vie exaltante ou difficile des revues surréalistes. De son côté, Eluard, en quelque sorte exilé, accablé par les fatigues physiques, parfois assiégé par la souffrance, en éprouve un désir d'autant plus intense d'écrire pour participer aux aventures du mouvement et pour y marquer sa présence. Les lettres ont le privilège de perpétuer un dialogue qui est devenu une exigence vitale pour l'un comme pour l'autre, toujours prompts aux confidences. À ce propos, je ne cache pas la gêne que j'ai éprouvée devant la révélation de certains éléments appartenant à l'histoire personnelle des êtres. Les blessures du divorce, les heurts avec la fantasque Suzanne Muzard et surtout la relation ambiguë composée d'attirance et d'exaspération qu'il a entretenue avec Valentine Hugo ont inspiré à Breton des accents que je reconnais avoir envisagé d'occulter, compte tenu en outre de la « royauté du silence » qu'il entendait conserver sur l'intime. La prise en considération du temps qui s'est écoulé depuis ces drames existentiels, la divulgation de certains épisodes mouvementés par la critique et surtout le fait que deux lettres indiscrètes de Breton

conservées aux États-Unis aient été partiellement reproduites dans un catalogue et des biographies ont fini par me faire opter pour une publication sans coupures.

☆

Il arrive que le *continuum* qui préside aux échanges soit rompu par l'intervention, inquiétante, surprenante ou exaltante, du hasard, par la découverte de l'inconnu — ou parfois de l'inconnue. Dans une lettre du 2 août 1930 à l'écriture comme toujours appliquée, Breton relate ainsi le surgissement d'une femme au début d'une nuit. Récit dépouillé dont le ton d'absolue simplicité ne trompe pas quant à l'authenticité de l'éblouissement poétique et charnel, comme le texte le suggère à mi-voix, que produit une femme dont le nom restera inconnu de la postérité et qui a fait irruption dans un quotidien terne. On apprend que, dans la fin de la journée, son intérêt pour les écrits surréalistes a conduit la jeune femme chez José Corti au 6, rue de Clichy et même qu'Eluard et Nusch l'ont croisée et remarquée. De cette passante qui, au sortir de la librairie, est montée au 42, rue Fontaine, Breton écrit qu'elle est « la plus émouvante que personnellement » il ait rencontrée — « Nadja comprise ». Si Nadja continue d'exister par toutes les phrases oraculaires qu'elle a prononcées et dont le sens s'épaissit à mesure que Breton tente de les décrypter, celle-ci n'aura légué qu'une seule devise, inscrite en capitales, « J'AI CE QUE JE DONNE » : comme si cet être de fuite se définissait par une richesse qui résiderait dans le don total. Tous les éléments sont réunis pour conférer à cette conjonction une capacité de bouleversement sur l'un comme sur l'autre, d'autant que la rencontre aura été sans passé et n'aura pas d'avenir. Dans une lettre à Valentine Hugo de peu postérieure, Breton dira d'elle qu'elle a « ce côté tout à fait perdu » auquel il ne résiste jamais. L'on peut se demander

si les pages sur « la jeune fille » qu'il dit dans la lettre du 2 mars 1935 avoir songé à écrire pour *Minotaure* n'auraient pas conféré à cette intense rencontre d'un soir une consécration littéraire analogue aux pages les plus saisissantes de *L'Amour fou*.

Les découvertes peuvent être celles qu'apporte l'art — il serait trop long de recenser les noms d'artistes amis qui défilent dans ces pages ainsi que les mentions de tableaux ou d'œuvres d'art primitif, ces « fétiches » dont la quête entraîne plus d'une fois Eluard à l'étranger —, et surtout les éblouissements que réservent les lectures. Les échanges sont rythmés par des surprises que l'un ne cesse de communiquer à l'autre, comme dans l'urgence. Fin août 1925, Breton est sous le coup de la lecture du « merveilleux livre de Trotsky sur Lénine », le livre où l'ancien commissaire à la guerre et créateur de l'Armée rouge trace un portrait sans ombre du révolutionnaire. « Il faut absolument que tu voies cela d'un bout à l'autre », ajoute-t-il, avant de consacrer à l'ouvrage une note de lecture dans *La Révolution surréaliste*. Et c'est Eluard qui tombe sous l'emprise, au début de 1929, du *Journal intime de Novalis, suivi des Hymnes à la nuit et de Fragments inédits*, paru deux ans plus tôt, qui lui a révélé « les pensées les plus étonnantes, les plus reines, nos reines », comme il l'écrit à Bousquet avec des mots d'oracle ; il s'en ouvre aussitôt à Breton qui pour sa part n'oubliera jamais Novalis, comme le confirmeront plusieurs passages d'*Arcane 17* et le choix du titre *L'Art magique*. Autre choc ressenti dans les mêmes mois cette fois par Eluard : le fascinant livre d'Ernst Benkard *Das ewige Antlitz* (« Le visage éternel »), recueil de très belles photographies de masques mortuaires qui aura plusieurs éditions. Eluard est fasciné par les planches qui lui montrent « les prodigieux visages de Swift, de Hugo, de Robespierre et la féerie du sourire de l'Inconnue de la Seine » : puissante incitation pour Eluard et Breton à

faire eux-mêmes mouler leurs propres masques. Breton n'oubliera jamais le livre, auquel il se référera encore en 1960 dans « Phénix du masque », confirmant son attraction pour des visages de plâtre qui accèdent du fait de leur matière à une sorte d'abstraction et qui semblent inscrire les traits humains dans une éternité de l'Histoire, cette Histoire où le surréalisme, marqué par l'hégélianisme, aura rêvé de trouver sa place. La biographie des surréalistes est pour une part la chronique de leurs lectures.

Cette communauté « fraternelle » des goûts, sans cessé réanimée et élargie, trouvera même à se concrétiser au début de 1935 dans le projet commun du livre qui recevra le titre d'*Anthologie de l'humour noir*. J'avais reproduit dans la notice rédigée pour l'édition de la Pléiade quelques lignes d'une lettre de Breton à Edmond Bomsel, alors responsable des Éditions du Sagittaire : « J'oubliais de vous dire qu'en ce qui concerne l'anthologie de l'Humour (à qualifier ou non), c'est là une idée que j'avais depuis longtemps en partage avec Paul Eluard, qui peut-être, désirera par suite rédiger un certain nombre de notices et signer l'ouvrage avec moi » (11 février 1935). Dans une autre missive adressée au même le 28 septembre 1936 où il précise l'organisation du livre, Breton indique que quinze à vingt pages seront réservées à « un choix d'anecdotes et mystifications sombres ». Gageons que les coupures de presse qu'Eluard collectionne avec passion et dont il expédie certaines à Breton — le spectateur d'un défilé rossé pour n'avoir pas salué le drapeau, une jeune fille internée sur ordre de ses parents après avoir giflé un prêtre — auraient enrichi le chapitre des « anecdotes sombres ». Comme en témoigne la correspondance, la préparation de l'*Anthologie* voit Breton et Eluard mettre leurs bibliothèques en commun. Les dernières lettres de 1938 reviendront sinistrement sur ces prêts, comme pour prononcer symboliquement la fin d'une amitié.

☆

Une correspondance qui comporte donc ses discontinuités et même ses vides. Si l'on découvre ici des détails inédits sur la genèse de la proclamation de 1925 *La Révolution d'abord et toujours !*, l'on cherchera en vain des échos à d'autres événements majeurs qui ont scandé l'histoire du mouvement et qui ont donné lieu à des déclarations collectives dont le pouvoir de scandale a ébranlé les contemporains. Ainsi le lecteur ne vivra-t-il pas au jour le jour la grave crise de janvier 1930 qui voit une partie du groupe faire sécession et lancer le pamphlet *Un cadavre* à la face de Breton. En revanche, à la date du 7 mars suivant, il lira sous la plume de ce dernier des lignes bouleversantes par l'aveu d'une détresse nue : « Il est tard et je me trouve seul. Ce soir et dans la vie. Où tout cela va-t-il, autant ne pas y songer. Mais à coup sûr à sa fin, qui est la mienne. Non qu'il me tarde de mourir, je me découvre de temps à autre — et ceci dans des temps très courts — le grand appétit de choses qui sont plutôt dans la vie ou plutôt non : il n'y en a plus qu'une, je n'aime plus la poésie, je n'aime plus la Révolution, je n'aime plus que l'amour. Je n'ai peut-être jamais rien aimé que l'amour. Et sans doute n'ai-je jamais aimé un être qu'en fonction de l'amour dont je le croyais capable. Par exemple toi. » Ceux qui s'en tiennent à l'image caricaturale d'un chef impérieux découvriront plus d'une fois la hantise d'échec qui pouvait l'habiter.

Disons que c'est un peu de l'intime de l'Histoire qui nous est révélé, tant Breton et Eluard ont incorporé à leur être cette poussée intellectuelle et surtout existentielle que constitue pour eux le surréalisme. Et l'un et l'autre se révèlent avec des visages différents de ceux que le simplisme des commentateurs leur a attribués : à côté de l'homme qui avait à cœur,

selon une formule qui lui était chère, de « ne pas déméríter », il y a un Breton inquiet, voire éperdu d'incertitude, comme on vient de le voir. Quant à Eluard, homme de cœur plus que de raison, par principe prenant le parti des humbles depuis sa jeunesse éprise de littérature russe et notamment de Dostoïevski, il s'avère capable de sursauts rageurs, prompt à des colères de l'instant. On le voit bien dans les années 1932-1934 quand il est révolté par les manœuvres d'appareil que l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A.É.A.R.), inféodée au Parti communiste, déploie pour marginaliser la participation des surréalistes, gêneurs encombrants au regard de l'efficacité militante, ou plus tard lorsque la gestion de *Minotaure* le pousse à avoir des mots sans indulgence pour Skira, l'éditeur de la revue. Cet être de fraternité peut connaître des raidissements brusques, porté qu'il est à vivre intensément dans l'instant, alors que Breton, davantage réflexif, ressaisit les choses dans une perspective plus étendue — quand ce n'est pas la dimension de l'Histoire qu'il privilégie en homme progressivement acquis à la pensée hégélienne.

Des événements ou de simples détails pourront surprendre ou émouvoir. Les cruelles souffrances physiques auxquelles Eluard fait parfois face conduiront éventuellement l'exégète à soumettre à une lecture plus grave certains poèmes de *L'Amour la poésie*. La détresse financière qui est souvent le sort de Breton (songer à sa hantise que le gaz soit coupé rue Fontaine faute de paiement de la facture) aide à comprendre son acharnement pour obtenir l'emploi de responsable de la revue que l'A.É.A.R. se propose de publier et à la mise sur pied de laquelle Paul Vaillant-Couturier, par lettre du 28 janvier 1933, lui a demandé étrangement de s'associer : d'où la composition laborieuse de sommaires et de programmes dont témoigne peu après la longue lettre du 4 février. Sans doute Breton n'avait-il pas besoin de trop forcer sa conscience.

Depuis l'été 1931, époque où il a entrepris la lecture — méritoire — du livre de Lénine *Matérialisme et empiriocriticisme* qui va alimenter largement la première partie des *Vases communicants*, il se dit acquis au matérialisme dialectique, ce qui ne l'empêche pas de maintenir une adhésion aussi large que possible à la pensée de Freud quand il entreprend d'inclure le rêve dans la vision matérialiste. Lucide, Eluard lui écrit le 14 février 1933 : « Pour la revue de l'A.É.A.R., si ta direction n'est pas nominale ou si tu n'as pas suffisamment de pouvoirs, je crois que ça s'effritera très vite. » L'expansion du Parti communiste tend inévitablement à reléguer dans la pénombre les ambitions d'une « révolution surréaliste » à laquelle le militantisme persiste à se montrer particulièrement rétif, comme le déplorent les nombreuses lettres évoquant les démêlés avec l'A.É.A.R. : l'« effritement » était inéluctable. Et le mensuel *Commune* connaîtra une longue histoire à partir de juillet 1933, mais sans Breton.

Se plonger dans cette correspondance, c'est entrer dans des vies dans lesquelles le suspens, l'éperdu, les heurts, parfois l'étrange ont leur part. Des détails énigmatiques retiendront parfois le lecteur qui partagera peut-être mes propres questionnements à propos de l'allusion faite à « Nantes » dans une lettre d'Eluard du 2 février 1934 ainsi que dans la dernière lettre de Breton en 1945 : le nom de la ville semble être lié à un service rendu par Breton à Eluard et à Nusch, nous ne savons en quelle occasion. Parmi les surprises, la moindre n'est pas celle de trouver les réponses inédites de Crevel et de Dalí — cette dernière particulièrement fracassante — à une enquête sur les « vampires » dont seule l'existence était connue : l'idée, qui revient à Dalí, est née du fait divers du « vampire de Düsseldorf », qui inspire en cette même année 1931 à Fritz Lang le film *M le Maudit*. Autre apport, indirect celui-ci : une lettre d'Eluard du 29 janvier 1934 exprime son

approbation du titre de la « nouvelle revue » projetée par Breton. Eh bien, il s'agit de *Surréalisme international*, dont Breton expose le projet dans une lettre inédite, adressée celle-ci à un destinataire non identifié : format à l'italienne, deux colonnes, titre dessiné par Man Ray qui se déploie sur deux drapeaux, l'un noir, l'autre rouge. Chapitre inconnu à ajouter à l'histoire bien fournie des publications surréalistes.

☆

Car on sait que les revues ont été l'accompagnement du surréalisme dans ses différentes époques. Davantage, elles ont joué un rôle premier dans le « mouvement », au sens fort du terme, qui, s'étant fait une loi d'épouser l'actuel dans sa mobilité, a trouvé dans le périodique le vecteur de ses rejets et de ses rejaillissements successifs. Sur *La Révolution surréaliste*, *Le Surréalisme au service de la Révolution* et surtout *Minotaure*, la luxueuse revue de Skira dans laquelle les rôles majeurs de Breton et Eluard sont largement confirmés ici, l'historien aura des informations de première main : l'éloignement géographique d'Eluard a l'avantage paradoxal que nous avons des traces écrites de ce qui, à l'époque des revues de la génération précédente comme *Les Soirées de Paris* d'Apollinaire ou *Nord-Sud* de Reverdy, demeurait le plus souvent l'objet de discussions orales entre les protagonistes.

On aura surtout la confirmation de la situation singulière faite au surréalisme en France à partir des années 1930. Les divisions du groupe, les exclusions ou les départs de certains de ses acteurs historiques ont conduit à un rétrécissement des perspectives à l'intérieur. Les publications surréalistes rencontrent des difficultés accrues, ne serait-ce que pour le paiement des factures des imprimeries. Les retombées de la crise financière n'ont pas fini de détourner les mécènes et

de décourager les acheteurs de livres ou d'objets d'art dont le commerce avait valu aux deux amis une part de leurs ressources. Malgré l'aisance relative qu'il tient de sa famille, le client d'hôtels et de casinos qu'a été Eluard vit désormais des périodes plus difficiles. Quant aux rapports conflictuels avec un Parti communiste qui s'affirme en pleine expansion, notamment auprès des écrivains et des artistes, ils ne sont pas pour rien dans leur isolement grandissant. Une lettre de Breton en date du 11 mars 1933 a beau proclamer la « nécessité d'une rupture bruyante avec ces cocos et de la reprise de l'activité surréaliste la plus intransigeante », la « reprise » restera en France une espérance déçue. Significativement, c'est à l'étranger que des groupes surréalistes se constituent, comme la correspondance en fait foi. Des expositions surréalistes telle celle de Londres ont un succès touchant le grand public. Les tournées de conférences en Europe se multiplient tout autant que les traductions, Breton et Eluard ayant l'occasion de mesurer, par exemple à Bruxelles et surtout à Prague, quelle ferveur leur est réservée, notamment auprès de la jeunesse. C'est l'époque où se succèdent en plusieurs villes d'Europe les livraisons du *Bulletin international du surréalisme* et qu'aux États-Unis tableaux et poèmes sont reproduits dans des publications anthologiques. Selon le titre d'un montage photographique présentant des couvertures de revues en langues étrangères et paru dans *Cahiers d'art*, c'est l'avènement du *Surréalisme autour du monde*.

☆

L'amitié de Breton et Eluard n'aura pas attendu les divergences graves du milieu des années 1930 pour connaître des ombres. Significativement, ce sont les mises en cause d'amis — et l'on sait combien de fois l'histoire du mouvement surréaliste, tout imprégné qu'il est de modèles révolutionnaires,

aura été divisé par ces procès internes dont l'âpre violence, avec la distance du temps écoulé, peut à bon droit nous interloquer — qui font apparaître plus que des divergences entre un Breton prompt aux raidissements et un Eluard plus sensible. On le voit bien dès 1926 : la représentation donnée par les Ballets russes le 18 mai de *Roméo et Juliette* avec des décors de Max Ernst et de Joan Miró est copieusement perturbée par les surréalistes qui, désireux à l'époque de s'afficher à la pointe des groupes révolutionnaires, trouvent l'occasion d'accuser les deux peintres d'avoir « pactisé avec les puissances d'argent », expression employée par Breton selon la presse. Se trouvant alors en cure à Luchon et navré de voir piétinées des relations anciennes d'amitié complice, Eluard prend la défense d'un Max Ernst dont il connaît l'anticonformisme militant et rappelle à Breton que la Galerie surréaliste ne dédaignait pas la clientèle des amateurs fortunés. Mais c'est lors de l'affaire Dalí que les distances s'accusent. Le 29 janvier 1934, Eluard ne cache pas son désarroi devant la lettre — absente du fonds — qu'il vient de recevoir : « il me sera certainement impossible par lettre de te rendre compte du désarroi dans lequel m'a jeté ta lettre. Je n'avais pas pensé jusqu'ici que l'attitude de Dali rendait nécessaire la proposition d'un vote de rupture avec lui et de lui faire signer une déclaration comme celle que tu m'envoies (en 6 points). » On connaît la teneur de cet acte d'accusation qui, outre le grief général d'« antihumanitarisme », incriminait les provocations paradoxales de Dalí en faveur de Hitler. Et Eluard de prêcher la modération jusqu'à faire un *mea culpa* collectif : « Il nous a apporté des quantités d'idées nouvelles et brillantes, et sa passion du surréalisme, quoique absolument hors des cadres, est incontestable. Ma tristesse, mon pessimisme viennent que je désespère vraiment de ce que nous pourrions faire en commun sans lui. Il nous a agités, déprimés et enthousiasmés, ce qui est bien. Et il nous faut avouer que c'est notre faiblesse révolutionnaire, notre

manque de position commune, notre apathie qui l'ont amené dans ce système d'interprétation aussi absurde que dangereuse de l'hitlérisme. »

Car la politique internationale n'a pas fini de dresser son décor préoccupant sur le paysage de l'amitié et de creuser les divergences entre Breton et Eluard, même si des collaborations ou des retrouvailles amicales semblent parfois les faire oublier miraculeusement. C'est le cas par exemple dans les premiers mois de 1938 quand Breton, notamment, offre à Eluard pour *Cours naturel* un remarquable prière d'insérer qui, comme pour épouser les suggestions du titre, se compose d'une seule phrase s'étirant en entrelaçant les thèmes du recueil. Pour prendre la mesure des débats qui fragmentent l'amitié des deux hommes, faisons abstraction du recul confortable qu'autorisent le temps écoulé et les apports ultérieurs de l'Histoire. Alors que le pays traverse une crise économique grave et que la famine sévit depuis 1931, rappelons que le développement économique de l'U.R.S.S. n'est pas mis en doute, fût-ce par des observateurs non engagés, et que dans son ensemble l'opinion est aveugle — ou aveuglée — sur le régime d'oppression et de terreur qu'a accentué l'avènement de Staline, comme on le constate chez des intellectuels attirés alors par le Parti communiste. Du « chef incontesté du prolétariat mondial » qui vient de s'exprimer au 17e Congrès du parti bolchevik, *L'Humanité* du 29 janvier 1934 peut célébrer « la force tranquille et l'assurance de ton » : la note est donnée.

Breton et Eluard n'ont pas connu entre eux de désaccords marquants jusqu'en 1935. Les tenants de *La Révolution surréaliste* et du *Surréalisme au service de la Révolution* demeurent l'un et l'autre des opposants résolus à un Parti communiste qu'ils jugent timoré et qui de surcroît les ignore ou les condamne, ce dont *L'Humanité* se fait chaque fois

l'écho. Leurs réponses à l'enquête interne du 30 janvier 1934 sur les positions à tenir face à l'hitlérisme et à la politique de la III[e] Internationale sont proches ; à l'Internationale, ils reprochent de montrer une « volonté, de jour en jour plus évidente, de coexister harmonieusement avec les systèmes capitalistes », selon les mots employés par Eluard. Tout au plus Breton paraît-il mesurer le danger hitlérien avec plus de lucidité, Eluard estimant que les surréalistes plutôt que de s'en prendre à Hitler « ont mieux à faire en s'attaquant aux idées de patrie, de famille et de religion en général, et, en particulier, aux effets de ces idées dans leur propre pays, autour d'eux ». Disons que leurs intransigeances sont différentes dans l'horizon commun d'un pacifisme largement partagé à l'époque. Quant aux offensives marquées d'idéologie que mène Tristan Tzara en mars 1935 contre leurs participations à la revue *Minotaure*, elles contribuent à les souder plus fortement.

Le 4 mars 1936, un conflit dont les origines précises nous échappent éclate entre Eluard et Péret en présence de Breton. Conflit assez grave pour que Breton écrive à Eluard le 5 : « Mon grand regret est de ne pas comprendre : je crois que tout ne s'est pas dit, qu'une donnée me manque (une donnée essentielle). » Le différend, en tout cas, n'a pas coupé court aux relations puisque le 15 mars les Breton ont invité les Eluard à les rejoindre à l'hôtel *À la bonne idée*, situé à Saint-Jean-aux-Bois, en bordure de la forêt de Compiègne.

Nouveau heurt le lundi 6 avril lors d'une réunion qui rassemble des surréalistes et des membres de Contre-Attaque, le groupe qui s'est constitué en 1935 autour de Georges Bataille et dans lequel voisinent d'anciens surréalistes, comme Leiris et Queneau, et des membres du Cercle des communistes démocrates de Boris Souvarine. Eluard s'est senti humilié par Breton qui n'a pas supporté d'être ouvertement critiqué par

lui, comme il va le lui écrire le 9 avril. Lisez le témoignage que Rose Adler, amie des Eluard et grande créatrice de reliures, a laissé dans son *Journal, 1927-1959*, à la date du 27 avril 1936 : « Goûter avec Eluard et Nusch ici […]. Eluard et Breton sont brouillés. Eluard se défend d'avoir de la peine, il dit qu'il n'est pas sentimental en amitié. Il juge Breton, Breton n'accepte pas d'être jugé, il n'accepte surtout pas d'être critiqué en public et Eluard a discuté avec lui à une réunion de *Contre-Attaque*. » Pas un mot sur le rôle de Péret, mais il est probable qu'il est classé parmi ceux qu'Eluard désigne, toujours dans cette conversation du 27 avril, comme les « satellites de bas étage ». Voyez aussi comment, dans une lettre à Gala, Eluard le même mois qualifie de « troupeau de moutons » les surréalistes qui entourent Breton lors de ces réunions conflictuelles : la confrontation avec un groupe n'a jamais été de son goût.

Mais encore une fois, la fraternité entre les deux hommes est trop ancienne pour ne pas estomper provisoirement les nuages du présent. En août, c'est Eluard qui invite les Breton à le rejoindre à l'hôtel de Mougins où il séjourne avec Nusch dans la proximité de nombreux amis : Breton doit refuser, faute d'argent pour les frais de voyage. Les publications et les manifestations en cours sont l'objet de courriers fréquents et de rencontres que l'on peut penser cordiales. Mais une lettre de Breton en date du 28 octobre 1936 fait apparaître l'abîme qui sépare désormais les deux hommes. Alors que Breton le 3 septembre a été l'un des premiers à dénoncer publiquement les exécutions qui ont suivi le premier grand « procès de Moscou », il découvre qu'Eluard a cosigné un télégramme collectif de félicitations adressé à Litvinov, commissaire du peuple aux Affaires étrangères, pour son intervention contre l'embargo imposé sur les armes dans la guerre d'Espagne. Dans le contexte de terreur stalinienne, les termes ont de quoi révolter, l'U.R.S.S. étant remerciée « pour avoir, dans le chaos

et l'obscurantisme actuels, sauvegardé les principes indestructibles de la justice, de la dignité et de la paix ». Sur les listes, le nom d'Eluard voisine avec ceux de Romain Rolland, Picasso, Aragon, Tzara, Léger, Jouve, Desnos, Ernst, Miró, Giacometti, Gide — à la veille de la publication du *Retour de l'U.R.S.S.* L'aveuglement est, on le voit, largement partagé. Eluard écrit au sujet de Breton dans une lettre à Gala du 14 février 1937 : « Il est très enfoncé dans les histoires du procès de Moscou. Moi pas » (il s'agit du « procès des 17 » qui se termine par treize condamnations à mort). Aux yeux de Breton, Eluard a pris le parti du communisme stalinien.

Désormais, c'en est fait de l'amitié « établie sur un plan fraternel », pour reprendre l'expression de Breton dans les *Entretiens* de 1952, de cette entente fondée sur la « compréhension profonde de ce que nous voulions » dont il avait parlé dans une lettre du 9 mars 1936, même si des entreprises communes vont continuer de les rapprocher, comme la préparation de l'« Exposition internationale du surréalisme » à la galerie Beaux-Arts ou la récolte de textes pour l'*Anthologie de l'humour noir*. Le comble sera atteint aux yeux de Breton quand, durant son séjour au Mexique de 1938, il va apprendre qu'une mise en garde formulée contre lui par l'A.É.A.R. depuis Paris le dénonce comme un « admirateur déclaré de Trotsky » qui « s'est toujours élevé contre toutes les actions de l'Association internationale des écrivains ». Sans réponse à sa protestation et prenant acte de la publication d'un poème d'Eluard dans la revue *Commune*, il finit par lui écrire le 31 août 1938 : « Je crois que nous sommes en désaccord formel sur beaucoup de points. Ton silence a considérablement aggravé cette impression. Pourrons-nous faire mieux que constater ce désaccord ? Je n'en suis pas sûr. » L'ultime lettre d'Eluard qui ait été conservée, en date du 12 octobre, s'achève sur des lignes en quelque sorte testamentaires, car consacrant la mort d'une ami-

tié : « Je te demande donc de retirer mon nom du comité de rédaction de *Minotaure*, qui aura été ainsi le dernier témoignage de notre entente, Et de croire, malgré tout, que je n'oublierai jamais ce que tu as été et ce que tu restes pour moi. » La simplicité grave de ces derniers mots ne trompe pas quant au sentiment qui les a inspirés.

Est-il besoin d'évoquer les divergences désormais définitives des destins de Breton et Eluard ? Ayant scellé son engagement aux côtés de Trotsky par la rencontre de mai 1938 au Mexique et par la rédaction en commun d'un manifeste, acquis à l'idée émise par Trotsky de créer une Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant (F.I.A.R.I) destinée à contrer l'A.É.A.R. soumise aux impératifs de Moscou, Breton s'active à son retour en France pour faire paraître en janvier et février 1939 deux numéros de *Clé*, le mensuel de la nouvelle association, et pour recruter des adhérents. En mai, il occupe la place majeure dans le numéro 12-13 de *Minotaure* tant par les contributions signées de son nom que par sa participation aux textes de la rédaction. Après que la déclaration de guerre a mis fin à son activité militante et que des affectations successives en tant que médecin auxiliaire l'ont éloigné de Paris, il se retrouve démobilisé dans le Midi et, dès août 1940, envisage de quitter la France pour les États-Unis. Une détention de quatre jours à Marseille en décembre qui lui est imposée par la police en tant qu'« anarchiste dangereux » renforce son projet. Il le met à exécution en mars 1941 pour ne revenir qu'en mai 1946.

« Ma longue liaison avec Breton et les surréalistes est bien terminée », a écrit Eluard à Gala à la fin de novembre 1938. Se rangeant au plus près du Parti communiste sans y avoir encore formellement adhéré, il s'engage dans les actions du Parti en faveur de l'Espagne républicaine. Mobilisé dans l'intendance en août 1939, démobilisé en juillet de l'année suivante,

il s'installe alors 35, rue de la Chapelle. Son séjour parisien sera jalonné d'absences imposées par la prudence, surtout à partir de 1942. Quand il reprendra le 18 mars 1945 un contact épistolaire avec Gala, qui depuis 1940 habite New York avec Dalí, il évoquera brièvement cette existence sous l'Occupation souvent contrainte à la clandestinité : « nous avons souffert pour les autres et je t'assure qu'il y avait de quoi. Et comme mon goût de la justice et de la gentillesse n'a pas changé, j'ai souffert […]. Nusch et moi, nous avons été obligés, pendant un an, de nous cacher. Nous avons eu la chance d'échapper à la Gestapo. » Cette présence constante d'un besoin natif de fraternité simple dont ses recueils de jeunesse comme *Le Devoir et l'inquiétude* et surtout les *Poèmes pour la paix* étaient déjà empreints aide à comprendre qu'il ait été envoûté par un Parti communiste vers lequel les adhérents affluent depuis la Libération et, de là, qu'il ait été amené à soutenir sans faille la cause de l'U.R.S.S. et de ses alliés. Voyez *Le Visage de la paix* de 1951, livre qui est à l'unisson du mouvement des Partisans de la paix lancé par Moscou : des dessins de Picasso au graphisme simple — colombes se superposant à des visages féminins souvent entourés de rayons — sont accompagnés de brefs poèmes d'Eluard à l'énonciation minimaliste. Ce vers d'un poème, « Mon soleil c'est notre soleil », pourrait être le symbole de cette fraternité idéalisée dont l'astre s'est levé à l'Est : la vision politique d'Eluard veut ignorer l'ombre.

On lira à la fin de ce recueil la lettre envoyée par Breton depuis les États-Unis en 1945 : à notre connaissance, elle n'a pas eu de réponse. Pas de réponse non plus à sa lettre ouverte à Paul Eluard, celle-ci du 13 juin 1950, pour l'inciter à mettre son prestige mondial de poète au service d'une intervention en faveur de Záviš Kalandra, journaliste dont l'un et l'autre avaient pu apprécier l'esprit d'ouverture à Prague en 1935 : l'annonce de son exécution prochaine émeut l'opinion et

suscite les protestations de personnalités majeures. Le destin de ce proche du surréalisme tchèque aurait d'autant plus pu retenir Eluard qu'en août 1945 la grande artiste pragoise Toyen — dont l'œuvre et la personnalité sans entraves l'avaient fasciné lors du même séjour de 1935 — lui avait envoyé son livre *Les Spectres du désert* (textes de Heisler accompagnés de dessins par elle-même), publié à Prague en 1939 avec la caution de Skira. Elle y avait joint une lettre cosignée par Jindřich Heisler et Karel Teige : après l'évocation de la mort de leur compagnon Jindřich Štyrský, les trois surréalistes déclaraient à Eluard leur vif besoin de « renouveler nos anciennes relations » et leur désir de connaître « vos nouveaux livres et ceux que vos amis ont fait paraître ». Justement, le voyage d'Eluard à Prague en avril de l'année suivante aurait pu en être l'occasion. Mais Toyen devait garder un souvenir glaçant de retrouvailles qu'elle escomptait chaleureuses (un ami, le grand poète croate Radovan Ivšić, s'est fait l'écho dans son livre *Cascades* de la déception absolue dont Toyen lui avait fait la confidence). Le fait surréalisme semble désormais embarrasser Eluard, comme le donne à penser la note introductive, datée de mars 1948 et oubliée aujourd'hui, que Pierre Berès lui a demandée pour le catalogue *Surrealist Movement*, destiné à sa galerie de New York :

> Il est à la fois trop tard et trop tôt pour parler utilement du surréalisme. Si sa tête et son cœur se sont un peu alourdis, ses pieds ont trop souvent quitté la terre.
>
> Les surréalistes ont été dans la pureté comme des poissons dans leur élément. Mais n'étant pas cet élément, ils se voulurent sorciers. L'avenir nous dira si les plus sensationnels de leurs tours ont réussi à transformer l'expression artistique et poétique en expression vraiment commune, humaine.

Texte ambigu, glissant. Si les dernières lignes induisent une critique politiquement orientée, le thème de la liquidité associée à la *pureté*, celle-ci étant suggérée comme l'élément naturel

du surréalisme, nous fait rêver sur sa corrélation avec la simplicité magique qui est la marque du langage poétique d'Eluard.

Comment la mort de son ancien ami, le 18 novembre 1952, fut-elle ressentie par André Breton ? Julien Gracq a relaté qu'il s'était à l'époque exprimé sur Eluard « de la façon la plus violente ». Sa fille Aube se souvient en revanche de la réaction de son père lorsque, sortie pour acheter le journal quotidien, elle était revenue dans l'atelier de la rue Fontaine et lui avait tendu l'exemplaire dont la mort du poète occupait une manchette en première page. Sans dire un mot, il eut des larmes dans les yeux.

En 1928, dans *Nadja*, Breton a raconté une anecdote singulière. Le 24 novembre 1918, peu après la mort d'Apollinaire, il assiste à la représentation de sa pièce *Couleur du temps*. À l'entracte, « un jeune homme s'approche de moi, balbutie quelques mots, finit par me faire entendre qu'il m'avait pris pour un de ses amis, tenu pour mort à la guerre. Naturellement, nous en restons là ». Comme il le découvrira lors de leur première rencontre le 8 mars 1919, il s'agissait de Paul Eluard. Une fausse reconnaissance, l'embarras de l'inconnu, un épisode qui semble être un acte manqué majeur et qui en possède la force de révélation : comme si le destin d'une amitié s'était alors mystérieusement décidé à l'insu de ses protagonistes. Les convulsions du monde contemporain auront raison de l'entente « fraternelle » qui aura régné une quinzaine d'années entre eux.

Il y aurait un livre à écrire, assez sombre, dont le sujet serait : comment de grandes amitiés finissent. L'Histoire aura brisé celle d'André Breton et de Paul Eluard.

REMERCIEMENTS

Au seuil de l'édition des lettres de Breton à Jacques Doucet publiées en 2016, j'avais rappelé que le livre n'aurait jamais vu le jour sans l'élan décisif qu'Aube Breton-Elléouët avait donné dès 2009 à la publication des correspondances de son père, cela grâce à l'engagement sans réserve d'Antoine Gallimard. Je lui renouvelle ici l'expression de ma reconnaissance — à laquelle j'associe sa fille Oona Elléouët — pour la confiance amicale qu'elle m'a accordée. Ces publications ne se feraient pas sans le suivi éclairé et généreux dont, à ses côtés, Jean-Michel Goutier les fait bénéficier, dans la continuité de cette ferveur pour le surréalisme qui, depuis sa rencontre avec André Breton, ne s'est jamais démentie en lui. Que la discrétion à laquelle il est attaché ne m'empêche pas de lui adresser un très sincère merci.

Ma gratitude s'adresse aux petits-enfants de Paul Eluard, ses ayants droit, dont le soutien amical m'aura été précieux au long des années de préparation de cette édition. En perpétuant le dévouement que Cécile Eluard, leur mère, aura — presque jusqu'au dernier jour de sa longue vieillesse — consacré à la mémoire de son père, ils m'ont dispensé toute l'aide qu'ils pouvaient m'apporter. Claire Sarti m'a accordé sans réserve ses encouragements souriants, ses suggestions fécondes, son

amitié toujours sûre et disponible. Ses frères Pierre et Michel Dreyfus m'ont offert un accueil particulièrement ouvert. J'ai eu recours au savoir de Pierre Dreyfus qui m'a amicalement révélé des inédits et fait connaître des documents peu accessibles. Comme le confirment les notes de ce livre, je me suis souvent référé à l'édition critique des *Lettres à Gala* qu'il a publiée en 1984 et à travers laquelle il prenait le relais de son père, Robert Valette, dont le *Livre d'identité* demeure une introduction majeure à la vie et à l'œuvre d'Eluard.

Les deux volets de cette correspondance croisée étant conservés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, j'ai une dette particulière et très ancienne envers cette institution. J'écrivais en 2016 que je ne saurais dire tout ce que je devais à Jean-Luc Berthommier, collaborateur que sa retraite n'a pas empêché de continuer à me faire profiter de sa grande connaissance des fonds : mes mots sont les mêmes aujourd'hui. Je remercie vivement Paul Cougnard qui veille avec compétence et assiduité sur la salle du 10, place du Panthéon — cette salle que j'ai commencé à fréquenter vers 1965 et dont l'atmosphère austère et recueillie m'est chère, encadrée par les vitrines de bois sombre où s'alignent les beaux livres rassemblés par Jacques Doucet. Ses collègues Mélissa Cardinali-Gendron et Tom Gagnaire savent combien j'apprécie leur amabilité et leur investissement intellectuel dans l'institution. Par l'étendue de son savoir et sa connaissance éprouvée du manuscrit littéraire, Philippe Blanc m'aura apporté avec une amicale délicatesse un soutien des plus précieux.

Pour moi-même comme pour nombre d'anciens fidèles du lieu, la Bibliothèque Doucet demeure habitée par la présence morale et intellectuelle de son ancien conservateur général, François Chapon, qui veut bien continuer d'accueillir mes questions avec une bienveillance inépuisable. J'ai toujours

à ma disposition sur ma table de travail son catalogue *Paul Eluard. Donation Lucien Scheler*, publié en 1989 sous les auspices de la bibliothèque : instrument scientifique sans équivalent pour les bibliophiles comme pour les chercheurs, à l'égal des autres catalogues que François Chapon faisait paraître à l'occasion des expositions qu'il organisait. Au quotidien, ma pensée aura été appelée vers lui avec une affectueuse reconnaissance pour ainsi dire chaque fois que je me serai penché sur les manuscrits qu'il a classés de ses mains et dont les enveloppes portent sa si identifiable écriture. Cette belle graphie, le lecteur la retrouvait sur les milliers de fiches qui étaient à sa disposition et dont la fiabilité et la précision n'ont plus d'équivalent dans les instruments informatiques.

Comment recenser toutes les personnes qui, au fil des années, m'ont apporté spontanément une aide ou ont répondu à mes demandes. Je remercie Elizabeth Garver, l'une des responsables du riche Harry Ransom Center de l'Université du Texas, à Austin, de m'avoir obligeamment envoyé les reproductions de deux lettres que je ne connaissais que partiellement. Spécialiste éprouvée de la poésie et des livres d'Eluard, coprésidente de la Société des amis du poète, Nicole Boulestreau m'a fourni de très utiles indications. Tous les chercheurs connaissent Sylvie Gonzalez, directrice du Musée d'Art et d'Histoire Paul Eluard de Saint-Denis, dont la connaissance des fonds est sans équivalent et à qui l'on doit de remarquables expositions. Constance Krebs, curatrice du site « André Breton », a apporté des réponses utiles à mes questions sur des documents mis en ligne. À mon ami François-René Simon, j'exprime ma reconnaissance pour m'avoir fait connaître des éléments manuscrits qui m'avaient échappé. Dominique Rabourdin m'a spontanément offert les ressources d'une érudition attisée par son goût du document. Nadine Ribault, principale responsable de l'exposition consa-

crée récemment à Valentine Hugo à Boulogne-sur-Mer, a bien voulu me communiquer des informations sur les rapports mouvementés de Valentine avec Breton. Claude Pennetier m'a facilité l'approche du « Maitron », le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, dont il a la responsabilité. Il m'est difficile d'énumérer les noms des libraires et experts en ventes publiques qui m'ont permis de découvrir des exemplaires et des manuscrits rares. Qu'une place d'élection soit réservée ici à la mémoire du grand collectionneur Paul Destribats, qui m'ouvrait depuis longtemps avec générosité les trésors d'une bibliothèque dont chaque livre, chaque manuscrit donnait lieu de sa part à des commentaires passionnés. Et que soit rappelé surtout le souvenir de notre amie Marguerite Bonnet qui m'avait demandé en 1984 de m'associer à l'édition des *Œuvres complètes* d'André Breton dans la « Bibliothèque de la Pléiade », m'accordant le privilège d'un rare compagnonnage intellectuel. Plus d'une fois rappelé dans l'apparat critique, son irremplaçable *André Breton. Naissance de l'aventure surréaliste* aura instruit et modelé mon approche de l'écrivain. Qu'à son nom soit associé celui de son époux, Philippe Bernier, qui, dans sa continuité, m'aura généreusement offert ses conseils toujours bienvenus.

Je tiens enfin à dire ici ma gratitude à Ludovic Escande, qui, aux Éditions Gallimard, a la charge de la correspondance d'André Breton. La grande compétence, l'engagement intellectuel et le dévouement attentif de son collaborateur Andrea Guiducci auront beaucoup compté dans cette publication : que celui-ci me pardonne d'avoir mis trop souvent sa patience à l'épreuve. Je remercie aussi Lionel Blot qui a assuré la préparation du livre.

Dans les lettres ou cartes échangées par Breton et Eluard, il arrive que des lignes soient ajoutées par des amis ou que

soient jointes des pages redevables à d'autres. J'exprime ma gratitude à Mme Sylvie Sator qui a autorisé avec sa générosité habituelle la publication des apports de sa mère, Simone Kahn, première épouse d'André Breton. Que Mmes Annette et Cécile Paresys et M. Didier Paresys soient remerciés pour avoir permis la reproduction des textes de René Crevel. Miguel de Torre Borgès a bien voulu consentir à la reproduction d'une lettre de Guillermo de Torre.

É.-A. H.

NOTE SUR CETTE ÉDITION

Le lecteur peut s'étonner de lire sur ce volume le sous-titre *1919-1938* alors que la dernière lettre de Breton est datée « New York le 4 juin 1945 ». Cette lettre, appel à renouer une relation suspendue depuis des années, n'a reçu à ma connaissance aucune réponse écrite. Si une correspondance se définit comme un échange, celui-ci a trouvé son point final en octobre 1938.

Déposés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, les deux volets de la correspondance étaient demeurés inédits par la volonté de leurs auteurs. Enregistrée dans les fonds le 30 mars 1951 — soit plus d'un an avant la mort du destinataire — et cotée *Ms 8387*, la correspondance adressée par André Breton à Paul Eluard se présente sous la forme d'un volume relié 28 × 24 cm, plats muets couverts en papier vergé rouge, avec dos à nerfs et coins en maroquin rouge, le nom de l'auteur (ANDRÉ / BRETON) et le titre (LETTRES / À / PAUL / ELUARD / 1919-1938) étant poussés à l'or. La reliure, non signée, a été vraisemblablement commandée par Eluard, dont certains ouvrages de sa bibliothèque présentaient le même type de reliure. Fixées par onglets, les lettres sont classées dans l'ordre des dates, que Breton omettait rarement d'inscrire.

L'on peut penser que Rose Adler, devenue une amie d'Eluard avant la guerre, aura été un intermédiaire efficace dans l'entrée de cette correspondance à la Bibliothèque littéraire, comme elle l'a été pour d'autres manuscrits du poète. Découverte par Jacques Doucet en 1923 et comptant parmi ses relieurs de prédilection, elle avait montré après la mort du couturier un admirable et constant dévouement au sort de l'établissement de la place du Panthéon dont nombre d'enrichissements, comme l'atteste son *Journal, 1927-1959*, résulteront de ses interventions dans le réseau amical dont elle était le centre. Malheureusement, aucune page conservée du *Journal* ne se rapporte à l'année 1951, ce qui empêche d'appuyer formellement cette hypothèse.

On découvre dans le volume relié que deux lettres envoyées d'Ardèche en septembre 1932 ont été détachées avec soin de leurs onglets, sans que ne subsistent toutefois de fines traces de papier à l'endroit du collage, les enveloppes étant en revanche conservées. Ces suppressions ont certainement eu lieu avant l'arrivée du volume à la Bibliothèque, la mention « La lettre manque » ayant été dans les deux cas ajoutée au crayon sur l'onglet par la conservatrice. Il est probable que Paul Eluard a été lui-même à l'origine de ces retranchements, préférant conserver par-devers lui des missives qui concernaient un épisode privé et tumultueux des relations entre Breton et Valentine Hugo, avec laquelle Eluard et les siens entretenaient une amitié fidèle. Dispersés après la mort du poète, les deux documents ont été sauvegardés puisqu'ils sont entrés — sans doute par les soins avisés de Carlton Lake, *curator* du fonds — dans la collection du Harry Ransom Center (Université du Texas à Austin).

Glissé dans le volume, un fragment de papier brun (16 × 23,5 cm), où sont imprimés les mots « Chaussures Ber-

thelot Paris » et visiblement détaché d'un emballage de fortune protégeant le volume relié, porte ces mots tracés au crayon par une main qui pourrait être celle d'Eluard : « Lettres d'André Breton à Paul Eluard — À n'ouvrir qu'après la mort de l'envoyeur et du destinataire ». Suit cette consigne écrite et signée au crayon, où l'on reconnaît cette fois sans hésiter l'écriture d'Eluard : « à ne jamais publier. / Paul Eluard ».

Cet interdit aura été déjà levé une fois par la volonté d'André Breton en faveur de notre amie Marguerite Bonnet. En date du 6 juin 1966, une lettre de recommandation adressée de sa main à François Chapon, conservateur à la Bibliothèque Jacques Doucet, est jointe au volume. À la suite de rencontres particulièrement confiantes, il avait légitimement estimé que Marguerite Bonnet, qui achevait alors sa grande thèse, *André Breton. Naissance de l'aventure surréaliste*, serait la lectrice la plus sûre et l'interprète la plus pertinente de ses échanges avec Eluard.

Les familiers des tomes I et II de l'édition des *Œuvres complètes* de Breton, que Marguerite Bonnet entreprendra plus tard dans la « Bibliothèque de la Pléiade » et à laquelle elle m'accordera le privilège exigeant de collaborer, savent le parti qu'elle a su tirer dans l'apparat critique de ces documents de première main, sans se départir de la discrétion que Breton savait pouvoir attendre d'elle. Des allusions aux lettres à Eluard et de courtes citations des échanges enrichissent les chronologies très détaillées qui ouvrent chaque volume et dont on sait qu'elles seront largement utilisées par les biographes.

Quant aux lettres d'Eluard à Breton, c'est en décembre 1961 qu'elles entrent dans les fonds de la Bibliothèque où elles seront enregistrées sous les cotes *Ms 4991* à *Ms 5082*. La mention « Acquis avec le concours d'André Breton » portée sur le document d'entrée atteste que Breton, en témoignage de

la confiance qu'il mettait dans l'institution et dans ses responsables de l'époque, avait consenti un prix modique. C'est ce qu'a bien voulu me confirmer François Chapon, qui a été au cœur de cet enrichissement tout de suite perçu par lui-même et par le directeur, Georges Blin, comme essentiel pour l'histoire du surréalisme.

Contenues dans un classeur avec emboîtage, les lettres sont protégées par des pochettes transparentes sur lesquelles les noms d'auteur et la cote sont portés de la main de François Chapon. Comme il arrive qu'elles ne soient pas datées ou le soient incomplètement, les correspondances se sont vu attribuer des numéros épousant l'ordre dans lequel elles se trouvaient dans la liasse remise par Breton, qui, parfois, avait lui-même ajouté au crayon la mention de l'année. On verra que dans certains cas j'ai rétabli une succession qui me paraissait plus vraisemblable, m'écartant même de ses indications. Ainsi une lettre d'Eluard marquée « Lundi » par son expéditeur et datée par Breton — avec un point d'interrogation prudent — « 1930 ou 31 (?)[1] » est-elle à replacer au 31 juillet 1929 si on la rapproche d'une lettre du 1er août 1929 par laquelle René Crevel annonçait à son ami Jean-Louis de Faucigny-Lucinge : « Paul Eluard arrive ce matin. »

À ces deux ensembles ont été ajoutés quelques documents ayant d'autres origines, par exemple décrits dans des catalogues ou dispersés lors des ventes Breton de 2003. Il est possible que m'aient échappé des lettres inédites appartenant à d'autres collections publiques et privées ou citées dans des ouvrages, articles ou catalogues qui m'étaient inconnus.

D'évidence, compte tenu des allusions contenues dans certaines missives ou de l'absence de documents pendant des

1. Ms 5031.

périodes déterminées, des lettres ont été détruites ou égarées au hasard de déplacements ou d'autres événements. Faut-il préciser que j'accueillerai avec gratitude tous les signalements qui pourraient m'en être faits par des collectionneurs, des libraires ou des chercheurs ?

Les consignes laissées par deux êtres qui, quelles que fussent les divergences qui finirent par les séparer, se respectaient trop pour laisser divulguer indiscrètement l'histoire de leur amitié et celle de proches qui avaient été mêlés à leurs existences ont été suivies par leurs héritiers comme par les conservateurs successifs de la Bibliothèque. L'on sait que les conditions de communication fixées par les auteurs ou leurs ayants droit sont scrupuleusement respectées par l'établissement, cette sécurité constituant un puissant encouragement aux dons et aux legs. Les années ayant passé, les ayants droit de Paul Eluard — Mme Claire Sarti, MM. Pierre et Michel Dreyfus — et ceux d'André Breton — Mme Aube Breton-Elléouët, Mme Oona Elléouët — ont jugé que l'heure était venue d'une publication. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance pour avoir bien voulu me charger de la responsabilité d'un travail d'édition critique dont j'ai pu mesurer les exigences. J'espère n'avoir pas démérité de leurs attentes.

É.-A. H.

NOTE SUR LE TEXTE

Le texte et la ponctuation ont été reproduits le plus fidèlement possible. La graphie des deux correspondants, qui l'un et l'autre avaient gardé l'empreinte des exercices d'écriture imposés aux élèves de l'enseignement dit primaire supérieur jusqu'à la fin de la scolarité, ne présente guère de difficultés de déchiffrement. S'agissant des noms propres, l'orthographe de l'original a été respectée, quitte à ce qu'elle diffère de celle qui s'est imposée aujourd'hui. Ainsi ai-je conservé dans mes transcriptions les graphies « Dali » et « Miro » habituelles à l'époque, mais on lira « Dalí » et « Miró » dans les notes.

Les soulignements manuscrits qui apparaissent dans les textes ont été respectés. S'agissant des titres de livres ou de périodiques, les auteurs utilisent tantôt les guillemets, tantôt le soulignement, quand ils ne se dispensent pas de les distinguer du contexte ou quand ils ne sont pas désignés de façon allusive. Le recours aux majuscules connaît la même irrégularité. Cette diversité des usages a été suivie, quitte à ce qu'une note fournisse le titre en conformité avec les dénominations usuelles lorsqu'il pouvait y avoir méprise. Pour alléger l'annotation, le lieu d'édition d'un ouvrage ou d'un périodique cité n'est pas indiqué quand il s'agit de Paris.

Sauf lorsqu'elles étaient insignifiantes et correspondaient au seul souci du mieux-dire, les ratures et corrections ont été relevées, bien entendu à condition qu'elles fussent exploitables. Pour ne pas alourdir l'annotation en adjoignant un relevé de variantes, j'ai choisi de reproduire les premiers jets dans le texte en barrant simplement leur transcription, comme je l'avais fait dans l'édition des lettres de Breton à Doucet.

Pour les distinguer du texte dans lequel elles interviennent, les additions ont été transcrites en italique et accompagnées de la mention de leur emplacement, celui-ci étant indiqué entre crochets droits. Exemple dans une lettre d'Eluard du 12 janvier 1920 :

> « Tzara *TOUJOURS en SUISSE* [*addition interlinéaire*] me dit »

Les abréviations utilisées par les auteurs, quand elles n'étaient pas usuelles, ont été développées entre crochets droits comme les autres éléments restitués. Les très rares bévues orthographiques (omissions de l'accent circonflexe au subjonctif imparfait, par exemple) ont été corrigées.

Pour chaque document reproduit, les dimensions indiquées (hauteur, puis largeur) sont arrondies au demi-centimètre supérieur. Quand il ne s'agit pas de simple papier blanc, la nature du support est indiquée — papier ligné par exemple — ainsi que sa couleur si elle diffère du blanc. En ce qui concerne l'encre, la couleur est notée si elle est autre que le noir. Breton, on le sait, affectionna au gré des années différentes encres de couleur avec une prédilection pour le vert émeraude.

Lorsqu'un papier à en-tête est utilisé par les auteurs — qu'il s'agisse d'un formulaire d'hôpital, d'un papier à lettres de

café ou d'hôtel, d'un courrier au nom d'un parent ou d'un ami, que sais-je —, les éléments imprimés sont transcrits en italique. Les en-têtes des revues surréalistes ont connu des variantes significatives au rythme des aléas traversés par le groupe surréaliste : ils sont intégralement transcrits, de même que ceux des groupements comme l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires.

Certaines missives ne sont pas datées ou le sont incomplètement. Si Breton prend soin d'indiquer le plus souvent la date en tête de son courrier, il n'en est pas de même d'Eluard, qui s'abstient parfois de dater ou donne des dates incomplètes, comme « lundi ». Les cachets portés sur les enveloppes, si celles-ci sont conservées, permettent alors de suppléer à ces manques, de même que les cachets portés sur les pneumatiques, ou « petits bleus », largement utilisés à l'époque. Les dates et éléments restitués figurent alors entre crochets droits et en italique. Dans les descriptions des enveloppes ou des pneumatiques, les cachets de la Poste (dates, heures, bureaux d'arrivée et de départ) ont donc été transcrits dans les limites de leur lisibilité. Dans les descriptions des enveloppes, des pneumatiques et des cartes postales, j'ai choisi de faire figurer entre guillemets la suscription.

Dans certaines périodes tendues et aux fins d'insister sur une phrase du message, il arrive que Breton et, plus rarement, Eluard utilisent de grandes lettres, tantôt pour renforcer impérieusement une objurgation (« Écris ! »), tantôt pour souligner l'exceptionnel, comme l'accablement au plus dur d'une épreuve : « TOUT LE MONDE M'ABANDONNE », écrit ainsi Breton en 1929. Que l'on ne soit pas surpris qu'une augmentation du corps typographique en rende compte, dût l'harmonie typographique de la page en souffrir. Aucun procédé ne peut en revanche traduire l'écriture relâchée, comme ivre, de

certains billets que l'on dirait arrachés à l'égarement ou au désespoir ; une note vient alors signaler le détail au lecteur. Il arrive qu'Eluard utilise le crayon, recours obligé à l'outil des débutants pour celui que sa santé oblige trop souvent à passer de longues heures de repos au lit. Les caractères difficilement tracés de la lettre postée le 18 avril 1928 donnent la mesure de l'épuisement physique de celui qui y laisse échapper ses mots : « Ma santé, mon cher André, c'est un désastre. »

L'on a conservé certaines particularités, comme l'initiale en lettre capitale pour les noms de mois ou la virgule placée après la formule d'affection et avant la signature. La transcription des signatures s'efforce de respecter leurs particularités, telle la présence caractéristique d'un point final chez Breton après son nom ou après son prénom seul. S'agissant de la signature d'Eluard, on la voit incorporer à partir de novembre 1922 le paraphe célèbre qui fait songer à un grand « X » et que, dans sa postface à l'édition en fac-similé de *Donner à voir*, Lucien Scheler comparait avec justesse à des « épées entrecroisées ». Ce paraphe apparaît d'abord à la suite du prénom « Paul », remplaçant ou abrégeant le nom « Eluard » — ce que j'ai transcrit faute de mieux sous la forme « Paul E ». Vers 1925, on le voit se glisser entre « Paul » et « luard ». Au bas d'une lettre, l'insertion de ce signe entre prénom et nom peut se lire comme le sceau personnel de l'auteur. Encadré par de sages graphèmes, il est aussi comme un symbole poétique de la fulguration : la signature est rayonnement.

Les échanges de Breton et d'Eluard recourent parfois au support en vogue que constituent les cartes postales illustrées. Leurs légendes ont été chaque fois transcrites dans la note ; le cas échéant, leurs singularités sont mentionnées. Le choix des sujets n'est pas toujours indifférent. Si Breton se contente parfois d'images sans mystère de paysages, de villes ou de monu-

ments, il sait aussi surprendre, comme lorsqu'en mars 1936, alors que l'opinion est sous le coup de la nouvelle de l'occupation de la Rhénanie par Hitler, il choisit pour Eluard une carte montrant l'emplacement du wagon de l'Armistice dans la forêt de Compiègne, comme s'il démystifiait l'événement historique du 11 novembre 1918 par l'image de l'absence, du vide. Humour drôle et corrosif, certes, qui nous fait toutefois nous interroger sur sa prise de conscience des menaces sur la paix.

On sait qu'Eluard a été un collectionneur de cartes postales, projetant même de leur consacrer un ouvrage dont demeure le long texte consacré à leur iconographie dans *Minotaure*. Le séjour en Espagne du début de 1936 est ainsi pour lui l'occasion d'acheter une carte de la Vierge tutélaire de la basilique de Valence, chromo aux couleurs affreuses et rehaussé de doré. Il est vrai que la légende en espagnol la désigne comme « Notre-Dame des abandonnés » : de quoi solliciter au plus profond l'auteur de *Capitale de la douleur*. Quelques semaines plus tard, il va expédier de Colmar une Vierge de l'Annonciation, à la féminité rêveuse, qui rappelle irrésistiblement le visage de Nusch. Dans leur vulgarité ou leur poésie, les cartes peuvent être parfois l'accompagnement muet des mouvements du cœur.

É.-A. H.

Titres abrégés et sigles utilisés dans les notes

BLJD : Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

AB *OC*, suivi de l'indication du tome : André Breton, *Œuvres complètes*, édition dirigée par Marguerite Bonnet, puis par Étienne-Alain Hubert, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 4 volumes, 1999-2008.

PE *OC*, suivi de l'indication du tome : Paul Eluard, *Œuvres complètes*, édition préfacée par Lucien Scheler, textes établis par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2 volumes, 1968.

TT *OC*, suivi de l'indication du tome : Tristan Tzara, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Henri Béhar, Flammarion, 6 volumes, 1975-1992.

Album Eluard : *Album Eluard*, iconographie réunie et commentée par Roger-Jean Ségalat, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968.

R. Adler, *Journal* : Rose Adler, *Journal, 1927-1959*, édition établie par Hélène Leroy, avant-propos de François Chapon « Souvenir de Rose Adler », Éditions des Cendres, 2014.

Aragon, *Lettres à André Breton* : Aragon, *Lettres à André Breton, 1918-1931*, édition établie, annotée et présentée par Lionel Follet, Gallimard, 2011.

Aragon, *Papiers inédits* : Aragon, *De Dada au surréalisme. Papiers inédits (1917-1931)*, édition établie et annotée par Lionel Follet et Édouard Ruiz, Gallimard, « Les Cahiers de la N.R.F. », 2000.

Archives de Picasso : *Les Archives de Picasso. « On est ce que l'on garde ! »*, catalogue d'exposition (Musée Picasso, Paris, 22 octobre 2003-19 janvier 2004), Réunion des musées nationaux, 2003.

La Beauté convulsive : *André Breton. La Beauté convulsive*, catalogue d'exposition (Musée national d'Art moderne, Paris, 25 avril-26 août 1991), Éditions du Centre Pompidou, 1991, Agnès Angliviel de la Beaumelle et Isabelle Monod-Fontaine commissaires.

M. Bonnet, *A.B.* : Marguerite Bonnet, *André Breton. Naissance de l'aventure surréaliste*, José Corti, 1975.

M. Bonnet, *Vers l'action politique* : *Vers l'action politique (juillet 1925-avril 1926)*, présenté et annoté par Marguerite Bonnet, Gallimard, « Archives du surréalisme », 2, 1988.

F. Buot, *Crevel* : François Buot, *René Crevel. Biographie*, Grasset, 1991.

F. Chapon, *J.D.* : François Chapon, *C'était Jacques Doucet* [1984], rééd Fayard, 2006.

F. Chapon, *P.E. Donation Scheler* : *Paul Eluard. Donation Lucien*

Scheler, catalogue établi par Nicole Prévot et Jacqueline Zacchi sous la direction de François Chapon, précédé de « Sillage intangible » de Lucien Scheler, Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, 1989.

Correspondance avec Tzara et Picabia : André Breton, *Correspondance avec Tristan Tzara et Francis Picabia, 1910-1924*, présentée et éditée par Henri Béhar, Gallimard, 2017.

R. Crevel, *Les Inédits* : René Crevel, *Les Inédits*, édition établie par Alexandre Mare, Le Seuil, 2013.

R. Crevel, *Lettres de désir* : René Crevel, *Lettres de désir et de souffrance*, préface de Julien Green, présentation et annotation par Éric Le Bouvier, Fayard, 1966.

J.-Ch. Gateau, *E., Picasso* : Jean-Charles Gateau, *Eluard, Picasso et la peinture (1936-1952)*, Genève, Droz, « Histoire des idées et critique littéraire », n° 212, 1983.

J.-Ch. Gateau, *P.E. et la peinture surr.* : Jean-Charles Gateau, *Paul Eluard et la peinture surréaliste (1910-1939)*, Genève, Droz, « Histoire des idées et critique littéraire », n° 204, 1982.

É.-A. Hubert, *Circonstances* : Étienne-Alain Hubert, *Circonstances de la poésie*, édition revue et augmentée, Klincksieck, 2009.

Lettres à Denise Lévy : Simone Breton, *Lettres à Denise Lévy, 1919-1929, et autres textes, 1924-1975*, édition présentée, établie et annotée par Georgiana Colvile, Joëlle Losfeld, 2005.

Lettres à Gala : Paul Eluard, *Lettres à Gala, 1924-1948*, édition établie et annotée par Pierre Dreyfus, préface de Jean-Claude Carrière, Gallimard, 1984.

Lettres à Jacques Doucet : André Breton, *Lettres à Jacques Doucet, 1920-1926*, présentées et éditées par Étienne-Alain Hubert, Gallimard, 2016.

Lettres à Joe Bousquet : Paul Eluard, *Lettres à Joë Bousquet*, éd. Lucien Scheler, Les Éditeurs français réunis, 1971.

Lettres à Simone Kahn : André Breton, *Lettres à Simone Kahn*, présentées et éditées par Jean-Michel Goutier, Gallimard, 2016.

Lettres de jeunesse : Paul Eluard, *Lettres de jeunesse, avec des poèmes inédits*, documents recueillis par Cécile Eluard-Valette, présentés et annotés par Robert D. Valette, Seghers, 1962.

Livre d'identité : *Eluard. Livre d'identité*, réalisé par Robert D. Valette, Tchou, 1967.

Maitron : *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, sous la direction de Jean Maitron et Claude Pennetier, Éditions ouvrières, 1964-1993.

J.-P. Morel : Jean-Pierre Morel, *Le Roman insupportable. L'Internationale littéraire et la France (1920-1932)*, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1985.

M. Sanouillet : Michel Sanouillet, *Dada à Paris*, Pauvert, 1965.

A. Thirion : André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, Robert Laffont, 1972.

Tracts surréalistes : José Pierre, *Tracts surréalistes et déclarations collectives*, tome I, 1922-1939, Le Terrain vague, 1980.

Vente *Breton*, suivi du numéro du lot : *André Breton. 42 rue Fontaine*, catalogue de la vente tenue du 7 au 17 avril 2003, Hôtel Drouot, Étude Calmels Cohen, 8 volumes.

CORRESPONDANCE

ANDRÉ BRETON À PAUL ELUARD

Mardi 4 mars 1919[1]

cher Monsieur,

êtes-vous à Paris et puis-je faire votre connaissance ? Nous avons, paraît-il, le même âge. On décourage presque toujours un poète en lui parlant de son œuvre. Il éprouve que le compliment était facile, s'il ne se voit pas féliciter de travers. J'attends pour vous parler du plaisir que m'a fait Le Devoir et l'Inquiétude, que vous sachiez au moins de qui cela part[2]. — À

1. BLJD, Ms 8387-1. Deux pages sur un feuillet 21 × 13,5 cm. Encre bleue.

2. Sur l'exemplaire du *Devoir et l'inquiétude* (1917) offert à Breton, Eluard a porté cet envoi : « à André Breton / pour les rares poèmes / que je connais de lui ». L'exemplaire figurera dans le catalogue *Surréalisme, dadaïsme, cubisme*, M^es^ Laurin-Guilloux-Buffetaud-Tailleur, Nouveau Drouot, 23 mars 1981, n° 132. Sous le même numéro, un exemplaire des *Poèmes pour la paix* (1919) avec l'envoi « à André Breton / bien sympathiquement, 26-2-19 ». — Un autre exemplaire des *Poèmes pour la paix* est enrichi d'un long envoi-poème à Breton évoquant son retour de la guerre qui « me laissa ici, / où je ne suis que l'ami / d'André Breton » (*Bibliothèque Pierre Bergé*, troisième vente, Pierre Bergé et Sotheby's, Hôtel Drouot, 28 juin 2017, n° 712). Toujours sous ce numéro, figure un *Mont de piété* offert par Breton « en souvenir de quelques minutes / d'extrême rapprochement ». Ces échanges donnent l'idée d'une amitié qui s'est forgée à distance avant les premiers contacts.

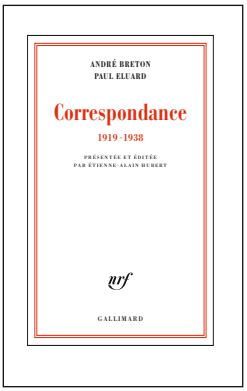
ANDRÉ BRETON
PAUL ELUARD

Correspondance
1919-1938

Cette correspondance inédite fait revivre vingt ans de l'histoire de Dada et du surréalisme au fil des échanges entre deux acteurs majeurs. Des noms d'écrivains — Tzara, Aragon, Crevel, Char, Péret et d'autres — traversent ces pages, ainsi que ceux de peintres, Max Ernst et surtout Dalí. On y voit l'histoire des revues s'enrichir de nouveaux épisodes.

L'auteur de *Capitale de la douleur* et de *L'amour la poésie* a donné à la poésie surréaliste son plus pur éclat, sa participation aux côtés de Breton à la vie palpitante du mouvement se révèle primordiale. Les enthousiasmes alternent avec les aveux de détresse absolue dans le dialogue de deux êtres réunis par une amitié sans réserve.

Relation dont l'un et l'autre mesureront rétrospectivement le caractère exceptionnel. « J'ai cru, *comme en aucun autre*, à ton amitié, à ta compréhension profonde de ce que nous voulions », écrit Breton à Eluard en mars 1936. À partir de cette année, les engagements révolutionnaires dictés au départ par la même et intransigeante passion les conduisent peu à peu vers des choix opposés. Rejoignant une aspiration de jeunesse vers la fraternité humaine, Eluard va en chercher l'incarnation du côté du Parti communiste auquel il adhérera pendant la guerre alors que les yeux de Breton se seront définitivement dessillés lors du premier Procès de Moscou. Sous nos yeux, la correspondance se fait la chronique d'une rupture.



Correspondance
1919-1938
Scholastique Mukasonga

Cette édition électronique du livre
Correspondance 1919-1938 d'André Breton & Paul Eluard
a été réalisée le 25 novembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072796586 - Numéro d'édition : 336311).
Code Sodis : N97746 - ISBN : 9782072796593.
Numéro d'édition : 336312.